

Jeudi, grand ' mère est venue nous voir.
Moi, j'ai été l'attendre, à l'autobus de St Amant
parce qu ' elle était chargée.

Elle portait deux chevreaux, une panier de
beurre et seize douzaine d'œufs. Je lui ai emme-
né le cabri gris.

Sur le chemin de la maison , elle me dit en
patois : « Sont-ils beaux, mes chevreaux ? — Oui
grand ' mère . »

Après avoir mangé un bout de pain, tous les
deux, nous sommes partis au marché et nous avons
tout vendu.

Comme j'avais reçu l'étréne j'étais content
de ma matinée.

Henri Chartoire . (9 ans)



L'interminable caravane de voitures, de vélos, de
piétons s'avance lentement, tristement.

Des milliers de véhicules se suivent à un mètre ,
parfois moins. Ces voitures vont à la vitesse moyenne de
cinq ou six kilomètres à l'heure. Les cyclistes et les pié-
-tons vont pas plus vite.

Un jeune homme a installé sa vieille maman infir-
-me sur le cadre de sa bicyclette. Une mère a attaché
son dernier né, bébé de quelques mois sur le porte-baga-
-ge de son véo. Et la longue file continue à avancer.

Soudain, un ronflement de moteur se fait entendre
toutes les têtes se lèvent vers le ciel; d'un même mouve-
-ment, toute la caravane s'arrête; la luxueuse limousine
comme la charrette à bestiaux. La voix brève d'un officier
belge commande: « Tout le monde à plat ventre voici le
train sou

Mais l'avion est là et quelques retardataires s'écrou-
-lent fauchés par les balles. Déjà l'appareil s'éloigne pour
continuer plus loin son œuvre de mort et de destruction.
Au bord de la route, un jeune homme se tord, puis s'affaisse.
Plus loin, quatre autres victimes se sont déjà recroquevi-
-llées sur elles-mêmes.

La caravane repart; le temps presse, il faut faire vite car la route de Rouen va être bloqué dans une heure et il faut l'avoir passée.

Pesonne ne regarde le magnifique paysage qui se déroule sous nos yeux, mais des larmes glissent sur le visage d'un père, d'une mère, d'une sœur à la pensée du fils, du frère qui se bat, là-bas sur le champ de bataille pour la Patrie.

Luc Joye (12 ans).

NOS ÉTAPES.

- 1.- Roubaix — Onival, par Lille, Abbeville, 182 km.
(25 mai)
- 2.- Onival — Evreux, par Dieppe, Rouen, 180 km. (26 mai)
- 3.- Evreux — Chartres, par Dreux 100 km (27 mai)
- 4.- Chartres — Bourges, par Orléans, 214 km. (28 mai)
- 5.- Bourges — Marsac, par Moulins, Vichy, et Ambert.
343 km (29 mai)



Il est seize heures. Les avions allemands survolent et bombardent Marquion, notre village. Les troupes françaises reculent, les ennemis ont percé notre frontière. Le receveur des postes et le percepteur vont à Arras mettre leurs archives en sûreté.

Papa rentre du bureau et dit : « Il faut partir. » Peu après nos paquets à la main, nous fuyons sous un terrible bombardement. Notre cousin va en auto, nous mener à la gare d'Arras. Là, nous attendons douze heures avant d'avoir un train pour St Pol.

De cette ville nous prenons le train de Boulogne espérant avoir un express pour Paris. Un convoi nous amène à Abbeville où nous restons treize heures dans le train sous trois bombardements. A 2 heures on dit que la voie est coupée et qu'il faut partir par ses propres moyens.

Nous partons, à pied, ayant abandonné une partie de nos provisions et de notre linge. L'étape est longue (70 km environ.) Nous allons de compagnie avec une autre famille. Papa va leur aider. Il roule leur brouette. Maman marche sans chaussures parce que ses pieds sont enflés.

Nous sommes las: papa suce un brin d'herbe pour se rafraîchir, ma sœur en fait autant; moi je vais boire aux fontaines. En haut d'une côte nous trouvons un asile dans une ferme.

Nouveau départ, papa ayant échangé les brouettes pour une vieille charrette à bras sur laquelle vont s'entasser tous nos bagages. Cela va mieux, mais comme elle est lourde! Et papa la tire toujours.

Dans les champs on voit la terre retournée par les bombes. Les fils électriques sont coupés. Nous atteignons une nouvelle voie ferrée; à la pensée d'avoir un train nous franchissons d'un pas plus rapide les derniers kilomètres.

Bures-en-Bray! Le chef de gare nous confirme le passage d'un train. Quel réconfort! 15 h.30 nous apercevons une fumée, puis la locomotive. Quelle bousculade pour entrer dans le wagon qui nous vient de Dieppe! Nous ne sommes pas installés, déjà, le train démarre parce que 64 avions nazis survolent la contrée.

19 h. environ. Nous arrivons à la gare St Lazare. Un taxi nous mène à la gare de Lyon. Là nous prenons le train pour Ambert où nous arrivons sains et saufs après un voyage de huit jours.

Georges Wiart (9 ans.)

60.-

LE 20 JUIN 1940 A AMBERT.

Il est une heure de l'après-midi. Je joue avec quelques camarades quand tout à coup, une colonne de camions arrive et s'établit dans le communal, 150 soldats en descendent; ils disposent leurs armes en faisceaux.

Un officier demande des volontaires qui iront garder les sous-bois au-dessus du village. Ils sont quatre hommes, ils partent.

Peu après, nous montons nous aussi, dans le bois. Deux artilleurs dorment, les autres vérifient le fonctionnement de leurs armes. «Flûte», dit l'un, une balle s'est coincée sous la culasse». Les deux soldats s'acharnent sur le fusil qu'ils n'arrivent pas à réparer. L'un d'eux me dit: «Va au village me chercher un chiffon».

Je pars, je demande un vieux torchon à Maman. Papa nous entend, comme il m'interroge, je lui explique l'embarras des soldats. «Je vais y aller et le réparer.» Arrivé là-haut Papa me dit: «Prends ce bidon et va le garnir».

Pendant ce temps, comme on craint l'encerclement de notre ville, des canons sont placés en bordure de la route de St. Amant - Roche - Savine, dans la direction de Clermont - Ferrand. Les artilleurs mettent en position un fusil - mitrailleur, deux mitrailleuses, un canon antichar de 25, un canon antichar de 47 et enfin une batterie de 75.

Un tank de 12 tonnes monte l'un des canons de 75 sur la pente sud du bois de Boulogne. Des canoniers coupent un petit arbre qui gênerait le tir. Je vois pointer la pièce: couché le long du canon, le pointeur fait à l'aide d'une manivelle et d'une roue monter, descendre, tourner à droite à gauche le long tube. «Bon, on règlera au second coup,» dit le capitaine.

Des artilleurs apportent et empilent les obus, j'en compte 200, juste pour arrêter l'avant-garde ennemie. Tout est prêt. Le combat va-t-il s'engager? Non, soudain un remue ménage se produit dans la troupe; j'entends dire par les soldats: «Ambert est déclarée ville ouverte; Ambert ne résistera pas.» Quelle satisfaction!

Jean Faget. (13 ans)

1.—ENTRE CAMARADES!

« Qu'est - ce qu'il fait ton grand - père ?

— Il est, à la fois, boulanger et aubergiste.

— Où habite - t - il ?

— A Job, son pays natal. Son auberge s'ouvre sur la route du Fraisse.

— Est - ce lui qui pétrit le pain . Se sert - il d'un pétrin ?

— Il utilise un pétrin mécanique; pétrir à la main serait trop pénible pour son âge.

— Apporte - t - il le pain dans la campagne ?

— Il a une camionnette, il la charge de tourtes et de couronnes. Il arrive dans un village, il corne. Les paysannes accourent . Le père Robert distribue ses pains , plaisante l'une, taquine l'autre. Les clientes tendent un carnet sur lequel Grand-père écrit au crayon le poids de ses livraisons, elles payeront au bourg à la fin du mois .

— A t - il une longue tournée ?

— Elle est parfois pénible dans le brouillard et la neige de l'hiver . En été, j'aime à le suivre : Grand - père me permet de conduire .

André Chassagnol et la classe des Grands.